



ÉCLAIRAGISTE DE MUSÉE

Un métier de l'ombre

Si les œuvres accrochées dans les musées sont mises en valeur grâce au travail des éclairagistes, la lumière occupe aussi d'autres fonctions annexes : elle participe à la construction de l'ambiance d'un parcours et peut orienter la compréhension du public.

ÉCLAIRAGISTE DE MUSÉE

PAR EVA HAMEAU

Q

uand il allume son réverbère, c'est comme s'il faisait naître une étoile de plus, ou une fleur. Quand il éteint son réverbère, ça endort

la fleur ou l'étoile», songe le petit Prince. Véritables sculpteurs de la lumière, les éclairagistes sont en quelque sorte les allumeurs de réverbères des galeries de nos musées : l'affleurement de leurs faisceaux lumineux révèle l'ondulation des corps marbrés et les nuances infinies du cercle chromatique. Condition sine qua non de l'expérience esthétique, la lumière occupe une place centrale au musée, et sa maîtrise requiert une subtile alliance entre geste technique, regard avisé et créativité.

METTRE EN VALEUR SANS DÉTÉRIORER

L'artisan de la lumière intervient souvent en deux temps. Après avoir façonné l'éclairage général d'une salle donnée, sorte de couche de fond assurant l'uniformité de la luminosité, l'éclairagiste consacre à chaque œuvre un éclairage spécifique, dit d'accentuation, visant à souligner ses caractéristiques intrinsèques (couleurs, modelé, format). « C'est la lumière qui va faire ressortir le pigment », confie Arnaud Jung, responsable de l'atelier éclairages au Centre Pompidou.

Le réglage de la température de couleur revêt une importance capitale pour le rehaussement des œuvres picturales. Afin d'éviter que la lumière n'altère la perception, les éclairagistes optent, lorsqu'ils le peuvent, pour un « blanc neutre », qui correspond à ■

Le nouvel éclairage de la *Fée Électricité* de Raoul Dufy au Musée d'art moderne de Paris, mis en place à l'automne 2023.

une température de couleur comprise entre 3 000 et 4 500 kelvins – à plus de 5 000 kelvins, la lumière se pare d'une teinte bleutée, et entre 2 000 et 3 000 kelvins, elle émet une lueur jaune ou orange. La collection permanente contemporaine du Centre Pompidou était pourtant éclairée avec une lumière plutôt froide... « Les rendus des couleurs sont meilleurs à 6 500 kelvins, estime Arnaud Jung, c'est la lumière qu'on retrouve dans un atelier de peintre exposé vers le nord. » Lorsqu'ils optent pour des températures de couleur élevées, les éclairagistes apposent alors des filtres sur les projecteurs qui servent de correcteurs de température. L'éclairage d'accentuation des peintures repose aussi sur le minutieux travail de soulignage du format. « Au Centre Pompidou, les tableaux sont éclairés par des cadreurs [des projecteurs dont le faisceau est cadré par des couteaux] ou des appareils à découpe qui permettent de travailler les lignes qui correspondent le mieux aux œuvres », indique Jung. Si les éclairagistes n'utilisent généralement qu'un projecteur pour l'éclairage d'accentuation des tableaux, ils emploient en revanche plusieurs spots pour mettre les œuvres tridimensionnelles en valeur afin de créer du contraste. L'attention au modelé, aux ombres et aux effets de brillance est primordiale au cours de cette phase du travail.

Si la lumière sublime l'œuvre, elle est aussi un facteur de dégradation pour des artefacts fragiles tels que les œuvres sur papier et les textiles. Les professionnels des musées ont ainsi fixé, dès les années 1950, des standards concernant l'exposition des œuvres à la lumière. À l'aide de leur précieux luxmètre, un instrument permettant de calculer le niveau d'éclairement (lux), les éclairagistes s'assurent que leur éclairage respecte bien les normes en matière de dose totale d'exposition (DTE), qui se calcule en combinant le niveau d'éclairement et la durée totale d'exposition. On peut décider d'éclairer un artefact en continu ou bien plus intensément, mais sur une plus courte période. C'est l'option qui emporte le plus souvent l'adhésion de Jean-Jacques Ezrati, consultant en éclairage ayant travaillé pour la Direction des Musées de France, et ce pour des raisons d'accessibilité : « Voir un dessin à 50 lux quand on a passé 40 ou 50 ans devient un problème pour sa perception », avance-t-il.



L'éclairage révèle les modelés des poteaux funéraires de Madagascar présentés dans l'exposition « Madagascar » au Musée du quai Branly - Jacques Chirac, en 2018, à Paris.



Le nouvel éclairage du Musée Bonnat-Helleu de Bayonne, rouvert à l'automne 2025, a été réalisé par la société 8'18''.

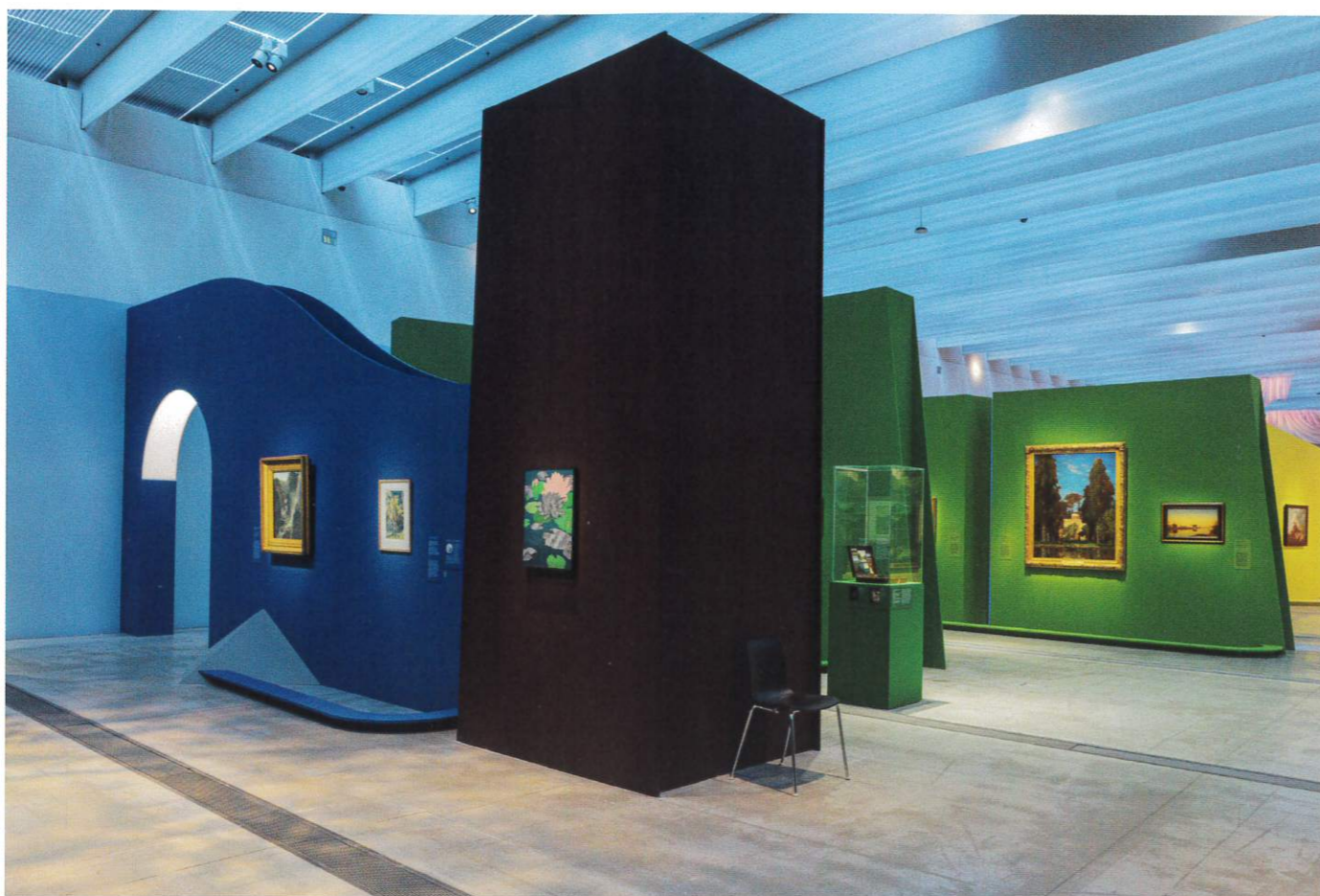
SAVOIR-FAIRE ET COLLABORATION

« La plupart des éclairagistes sont des caméléons », se plaît à dire Alexis Coussement, éclairagiste au sein de l'agence ACL, qui a notamment conçu le nouvel éclairage du Musée de Cluny - Musée national du Moyen Âge, entre 2020 et 2022. Il est vrai que le travailleur de la lumière n'est jamais isolé des autres professionnels du musée : il travaille en étroite collaboration avec l'architecte pour définir la future identité lumineuse d'un musée en cours de construction, avec le muséographe lors de la refonte d'un parcours permanent et avec le scénographe, le commissaire d'exposition, voire l'artiste, pour les expositions temporaires.

Georges Berne, le fondateur de l'agence 8'18'', se souvient de sa collaboration avec l'architecte Jean Nouvel pour la conception de l'éclairage du futur Musée du quai Branly : « Le clair-obscur est un parti pris qu'aimait bien Jean Nouvel. Nous avons travaillé sur un dispositif muséographique théâtral pour la grande galerie, avec des éclairages pilotables à distance placés au-dessus du plafond pour créer une sorte de constellation. »

Le travail de l'éclairagiste est bien différent lorsqu'il œuvre sur l'éclairage général d'un musée installé dans un bâtiment ancien. « Certains environnements ont une identité marquée qui s'impose aux éclairagistes », explique Grégory Mortelette, ancien responsable du Pôle régie audiovisuelle et éclairages muséographiques du Louvre-Lens, aujourd'hui dans l'équipe du Centre Pompidou. Au Louvre, par exemple, « les œuvres sont éclairées avec une lumière plutôt chaude, car l'ambiance est très boisée », précise-t-il.

Dans le cas des expositions temporaires, le spécialiste de la lumière va s'atteler à créer une ambiance lumineuse



Scénographie de l'exposition « Paysage. Fenêtre sur la nature » de Laurent Pernot, en collaboration avec Mathis Boucher, au Musée du Louvre-Lens, en 2023.

adaptée à l'idée générale de la scénographie. Que le scénographe et l'éclairagiste soient salariés de l'institution ou prestataires, le dialogue entre les deux s'effectue toujours dès la conception du projet. Ainsi au Louvre-Lens, en 2023, pour l'exposition « Paysage. Fenêtre sur la nature », l'artiste Laurent Pernot (né en 1980), qui assurait la scénographie, « souhaitait travailler sur une version dynamique de la lumière pour quelques paysages classiques, se rappelle Mortelette. Nous avons opté pour une variation très lente de la lumière en intensité et en couleur grâce à des rubans LED, et cela a permis de révéler des détails des tableaux qui n'apparaissent pas de façon évidente avec un éclairage classique. »

LA MÉDIATION SENSORIELLE DE LA LUMIÈRE

Avec ses salles médiévales plongées dans une quasi-obscurité et son parcours chronologique à l'intensité lumineuse croissante, dont l'apothéose s'incarnait dans la section consacrée à la Révolution française, le Musée des

monuments français, ouvert en 1795, était un bel exemple de réflexion sur la fonction symbolique de la lumière sous l'égide de son premier directeur, le peintre Alexandre Lenoir. Celui-ci avait bien compris que la lumière pouvait participer à la construction du sens et orienter l'interprétation des œuvres. Aujourd'hui, la lumière est souvent utilisée comme support de médiation dans les musées d'histoire et d'ethnographie, et dans les muséums d'histoire naturelle. L'éclairage dynamique, technologie qui permet de faire évoluer l'intensité et la couleur de la lumière afin d'orienter l'attention du visiteur vers certains détails d'une œuvre, reste rarement utilisé dans les musées d'art. Quelques éclairagistes et chercheurs se sont toutefois saisis de cet outil pour valoriser des œuvres d'art à tendance narrative. Au Palais des beaux-arts de Lille, Alexis Coussement a relevé le défi de concevoir un éclairage dynamique pour le bas-relief *Le Festin d'Hérode* de Donatello (vers 1435). Pour renforcer la « lisibilité » du chef-d'œuvre de marbre, l'éclairagiste a élaboré une

« lumière rasante dont la direction évolue en fonction de la localisation de l'action », explique-t-il. Un dispositif similaire a été mis en place dans la Salle Dufy du Musée d'art moderne de Paris en 2023. Dans le cadre d'un programme expérimental, une équipe de chercheurs du Centre de recherche sur les liens sociaux (Université Paris-Sorbonne et Paris Cité) et du Laboratoire de recherche sociétés et humanités (Université polytechnique Hauts-de-France) a conçu un « scénario lumière » qui permettait d'individualiser certains pans de la fresque monumentale *La Fée Électricité* de Raoul Dufy (1937), afin d'attirer l'attention des visiteurs sur les scènes majeures. D'après les visiteurs, le dispositif a significativement contribué à la compréhension et à l'appréciation formelle de l'œuvre. « L'éclairage dynamique peut être pertinent dans les musées d'art, il pourrait être tenté dans des expositions temporaires », estime Georges Berne. Avec ses capacités techniques, l'éclairage muséographique n'a pas fini de dévoiler l'étendue de ses potentialités. —